

**PERVERSIONS,
aux frontières du trauma...**

**PERVERSIONS,
aux frontières du trauma...**

Ont collaboré à cet ouvrage :

Joyce Aïn
Daniel Ajzenberg
Claude Balier
Jean Bégoïn
Miguel Benasayag
Alberto Eigner
Vincent de Gaulejac
Alain Gérard
Philippe Gutton
Serge Hefez
Gérard Pirlot
Jeanne Pourrinet
Véronique Pourrinet
Nicole Ramage
Alain Roucoules
Michel Suard
Bernard Ugeux

Ont collaboré à cet ouvrage :

Joyce Aïn
Daniel Ajzenberg
Claude Balier
Jean Bégoïn
Miguel Benasayag
Alberto Eigner
Vincent de Gaulejac
Alain Gérard
Philippe Gutton
Serge Hefez
Gérard Pirlot
Jeanne Pourrinet
Véronique Pourrinet
Nicole Ramage
Alain Roucoules
Michel Suard
Bernard Ugeux

PERVERSIONS, aux frontières du trauma...

Sous la direction de Joyce Aïn

é
éditions
rès

PERVERSIONS, aux frontières du trauma...

Sous la direction de Joyce Aïn

é
éditions
rès

PERVERSIONS, aux frontières du trauma...

Sous la direction de Joyce Aïn

é
éditions
rès

Cet ouvrage est constitué des communications et conférences préparatoires au Carrefour sur les Perversions qui s'est tenu à Toulouse les 7 et 8 octobre 2005 à l'initiative de l'association Carrefours & Médiations
La Source, 26, chemin du Bessayré
31240 Saint-Jean. Tél. 05 61 74 23 74

L'élaboration scientifique et l'organisation pratique ont été assurées par : Jacques Aïn, Joyce Aïn, Laurence Aïn, Michèle Capdequi, François Estivals, Kalou Estrella, Catherine Anoyal, Christiane Lamy-Fabre, Jeanne Pourrinet, Jacques Pourrinet, Alain Roucoules et Pierre Teil.
La retranscription des textes a été faite par Marie-Hélène Couronné.

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Illustration :
Masque vénitien (collection privée)

Photo et montage :
François Estivals

Version PDF © Éditions érès 2012
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-2852-5
Première édition © Éditions érès 2006
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, numérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Cet ouvrage est constitué des communications et conférences préparatoires au Carrefour sur les Perversions qui s'est tenu à Toulouse les 7 et 8 octobre 2005 à l'initiative de l'association Carrefours & Médiations
La Source, 26, chemin du Bessayré
31240 Saint-Jean. Tél. 05 61 74 23 74

L'élaboration scientifique et l'organisation pratique ont été assurées par : Jacques Aïn, Joyce Aïn, Laurence Aïn, Michèle Capdequi, François Estivals, Kalou Estrella, Catherine Anoyal, Christiane Lamy-Fabre, Jeanne Pourrinet, Jacques Pourrinet, Alain Roucoules et Pierre Teil.
La retranscription des textes a été faite par Marie-Hélène Couronné.

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Illustration :
Masque vénitien (collection privée)

Photo et montage :
François Estivals

Version PDF © Éditions érès 2012
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-2852-5
Première édition © Éditions érès 2006
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, numérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Cet ouvrage est constitué des communications et conférences préparatoires au Carrefour sur les Perversions qui s'est tenu à Toulouse les 7 et 8 octobre 2005 à l'initiative de l'association Carrefours & Médiations
La Source, 26, chemin du Bessayré
31240 Saint-Jean. Tél. 05 61 74 23 74

L'élaboration scientifique et l'organisation pratique ont été assurées par : Jacques Aïn, Joyce Aïn, Laurence Aïn, Michèle Capdequi, François Estivals, Kalou Estrella, Catherine Anoyal, Christiane Lamy-Fabre, Jeanne Pourrinet, Jacques Pourrinet, Alain Roucoules et Pierre Teil.
La retranscription des textes a été faite par Marie-Hélène Couronné.

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Illustration :
Masque vénitien (collection privée)

Photo et montage :
François Estivals

Version PDF © Éditions érès 2012
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-2852-5
Première édition © Éditions érès 2006
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, numérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Table des matières

Introduction	<i>Alain Roucoules</i>	7
Trauma réel ou trauma fantasmé ?	<i>Joyce Aïn</i>	11
Impasses du corps ou la chute du propithèque	<i>Nicole Ramage</i>	21
Conduites pubertaires soi-disant perverses	<i>Philippe Gutton</i>	33
Ces personnalités dites « perverses »	<i>Claude Balier</i>	47
Narcissisme sain et narcissisme pathologique dans le développement et les troubles de l'identité sexuelle	<i>Jean Bégoïn</i>	59
Le regard détourné de la mère	<i>Daniel Ajzenberg</i>	85
Le roman familial du pervers moral	<i>Alberto Eiguer</i>	97
Perversions et addictions : les affinités sélectives	<i>Gérard Pirlot</i>	111

Table des matières

Introduction	<i>Alain Roucoules</i>	7
Trauma réel ou trauma fantasmé ?	<i>Joyce Aïn</i>	11
Impasses du corps ou la chute du propithèque	<i>Nicole Ramage</i>	21
Conduites pubertaires soi-disant perverses	<i>Philippe Gutton</i>	33
Ces personnalités dites « perverses »	<i>Claude Balier</i>	47
Narcissisme sain et narcissisme pathologique dans le développement et les troubles de l'identité sexuelle	<i>Jean Bégoïn</i>	59
Le regard détourné de la mère	<i>Daniel Ajzenberg</i>	85
Le roman familial du pervers moral	<i>Alberto Eiguer</i>	97
Perversions et addictions : les affinités sélectives	<i>Gérard Pirlot</i>	111

Table des matières

Introduction	<i>Alain Roucoules</i>	7
Trauma réel ou trauma fantasmé ?	<i>Joyce Aïn</i>	11
Impasses du corps ou la chute du propithèque	<i>Nicole Ramage</i>	21
Conduites pubertaires soi-disant perverses	<i>Philippe Gutton</i>	33
Ces personnalités dites « perverses »	<i>Claude Balier</i>	47
Narcissisme sain et narcissisme pathologique dans le développement et les troubles de l'identité sexuelle	<i>Jean Bégoïn</i>	59
Le regard détourné de la mère	<i>Daniel Ajzenberg</i>	85
Le roman familial du pervers moral	<i>Alberto Eiguer</i>	97
Perversions et addictions : les affinités sélectives	<i>Gérard Pirlot</i>	111

Attache-moi : liaisons dangereuses du couple et de la famille	<i>Serge Hefez</i>	135
Vivre après l'inceste	<i>Michel Suard</i>	149
Perversion et art contemporain	<i>Jeanne Pourrinet</i>	161
Empreintes et surgissements intemporels	<i>Véronique Pourrinet</i>	169
Les valeurs perverses de notre société	<i>Alain Gérard</i>	177
L'idéologie managériale comme perversion sociale	<i>Vincent de Gaulejac</i>	189
Perversion de la religion, perversion par la religion	<i>Bernard Ugeux</i>	207
De la perversion dans une époque obscure	<i>Miguel Benasayag</i>	223
Synthèse	<i>Alain Roucoules</i>	235

Attache-moi : liaisons dangereuses du couple et de la famille	<i>Serge Hefez</i>	135
Vivre après l'inceste	<i>Michel Suard</i>	149
Perversion et art contemporain	<i>Jeanne Pourrinet</i>	161
Empreintes et surgissements intemporels	<i>Véronique Pourrinet</i>	169
Les valeurs perverses de notre société	<i>Alain Gérard</i>	177
L'idéologie managériale comme perversion sociale	<i>Vincent de Gaulejac</i>	189
Perversion de la religion, perversion par la religion	<i>Bernard Ugeux</i>	207
De la perversion dans une époque obscure	<i>Miguel Benasayag</i>	223
Synthèse	<i>Alain Roucoules</i>	235

Attache-moi : liaisons dangereuses du couple et de la famille	<i>Serge Hefez</i>	135
Vivre après l'inceste	<i>Michel Suard</i>	149
Perversion et art contemporain	<i>Jeanne Pourrinet</i>	161
Empreintes et surgissements intemporels	<i>Véronique Pourrinet</i>	169
Les valeurs perverses de notre société	<i>Alain Gérard</i>	177
L'idéologie managériale comme perversion sociale	<i>Vincent de Gaulejac</i>	189
Perversion de la religion, perversion par la religion	<i>Bernard Ugeux</i>	207
De la perversion dans une époque obscure	<i>Miguel Benasayag</i>	223
Synthèse	<i>Alain Roucoules</i>	235

Alain Roucoules

Introduction

Dans la suite du travail engagé lors des carrefours précédents, nous allons cette année travailler autour des « perversions ». L'approche de cette thématique est difficile car elle renvoie d'emblée à une connotation péjorative, de rejet : « c'est mauvais ». Une abjection qui dévoile ce que l'humanité peut déceler de monstrueux, pour reprendre les termes employés par Jean-Pierre Leblanc à propos de l'affaire d'Angers¹. La définition du terme renvoie à cette connotation : perversion des mœurs, corruption, déviation des tendances, des instincts, recherche du mal..., perversion du sens moral, des instincts sociaux, de l'instinct de nutrition..., comportement de certains sujets témoignant d'une cruauté ou d'une malignité particulière.

Nous retiendrons l'étymologie du latin « *pervertere* » : renverser, retourner, faire passer par un chemin de traverse, détourner et, par extension, avoir l'emprise sur une partie de l'autre. Pervers, perversion, perversité, pervertir, dans le langage courant on qualifie certaines pratiques de perverses et l'on dit de quelqu'un qu'il est pervers. En écho au terme de perversion répond celui de per-

Alain Roucoules, psychothérapeute, psychodramatiste, directeur adjoint du centre Saint-Simon.

1. Jean-Pierre Leblanc, « De la dite incompétence des travailleurs sociaux », *Actualité et perspectives*, n° 92.

Alain Roucoules

Introduction

Dans la suite du travail engagé lors des carrefours précédents, nous allons cette année travailler autour des « perversions ». L'approche de cette thématique est difficile car elle renvoie d'emblée à une connotation péjorative, de rejet : « c'est mauvais ». Une abjection qui dévoile ce que l'humanité peut déceler de monstrueux, pour reprendre les termes employés par Jean-Pierre Leblanc à propos de l'affaire d'Angers¹. La définition du terme renvoie à cette connotation : perversion des mœurs, corruption, déviation des tendances, des instincts, recherche du mal..., perversion du sens moral, des instincts sociaux, de l'instinct de nutrition..., comportement de certains sujets témoignant d'une cruauté ou d'une malignité particulière.

Nous retiendrons l'étymologie du latin « *pervertere* » : renverser, retourner, faire passer par un chemin de traverse, détourner et, par extension, avoir l'emprise sur une partie de l'autre. Pervers, perversion, perversité, pervertir, dans le langage courant on qualifie certaines pratiques de perverses et l'on dit de quelqu'un qu'il est pervers. En écho au terme de perversion répond celui de per-

Alain Roucoules, psychothérapeute, psychodramatiste, directeur adjoint du centre Saint-Simon.

1. Jean-Pierre Leblanc, « De la dite incompétence des travailleurs sociaux », *Actualité et perspectives*, n° 92.

Alain Roucoules

Introduction

Dans la suite du travail engagé lors des carrefours précédents, nous allons cette année travailler autour des « perversions ». L'approche de cette thématique est difficile car elle renvoie d'emblée à une connotation péjorative, de rejet : « c'est mauvais ». Une abjection qui dévoile ce que l'humanité peut déceler de monstrueux, pour reprendre les termes employés par Jean-Pierre Leblanc à propos de l'affaire d'Angers¹. La définition du terme renvoie à cette connotation : perversion des mœurs, corruption, déviation des tendances, des instincts, recherche du mal..., perversion du sens moral, des instincts sociaux, de l'instinct de nutrition..., comportement de certains sujets témoignant d'une cruauté ou d'une malignité particulière.

Nous retiendrons l'étymologie du latin « *pervertere* » : renverser, retourner, faire passer par un chemin de traverse, détourner et, par extension, avoir l'emprise sur une partie de l'autre. Pervers, perversion, perversité, pervertir, dans le langage courant on qualifie certaines pratiques de perverses et l'on dit de quelqu'un qu'il est pervers. En écho au terme de perversion répond celui de per-

Alain Roucoules, psychothérapeute, psychodramatiste, directeur adjoint du centre Saint-Simon.

1. Jean-Pierre Leblanc, « De la dite incompétence des travailleurs sociaux », *Actualité et perspectives*, n° 92.

versité : « Perversité de femme ! pense Julien, quel plaisir, quel instinct les porte à vous tromper ! », pour reprendre Stendhal. Hervé Beauchesne, dans un article sur la place des perversions en psychiatrie et en psychopathologie², souligne que « la variation dans l'utilisation du diagnostic de perversion ou de perversité illustre bien la difficulté existant dans la clinique psychiatrique. Difficulté qui dépend du repérage des signes et des symptômes qui ne peuvent pas être séparés d'une grille d'interprétation, explicite ou non ». À ces deux substantifs, perversion et perversité, un seul adjectif : celui de pervers. Avec Colette Chiland, nous pouvons dire que « la question des relations qu'entretiennent la perversion et la perversité est ouverte³ ».

Sont interrogés également le normal et le pathologique. En qualifiant l'enfant de « pervers polymorphe », Freud articule la sexualité infantile et la sexualité perverse dans la sexualité humaine (C. Chiland). La perversion sexuelle n'est plus reléguée dans une inhumanité mais elle est la composante d'un processus normal de développement. Cependant, ce qui est normal à tel stade du développement infantile ne l'est plus lorsque, chez l'adulte, une fixation s'installe et ne permet plus la souplesse nécessaire entre l'autoérotisme et la relation à l'objet externe.

La référence à la norme est aussi intriquée dans les variations culturelles. La culture participe à façonner un imaginaire collectif mais aussi à distinguer entre ce qui est socialement normal ou déviant. Il en a été ainsi à propos de l'homosexualité. L'actualité du procès d'Angers aux figures de la torture et du terrorisme, interroge les liens entre le fonctionnement psychique individuel et la dimension groupale, les bases culturelles d'une société et la dimension du politique. Par quel processus des personnes sans histoire se mettent-elles à torturer ? La guerre d'Algérie ou, plus récemment, la guerre en Irak mettent en lumière cette question. Ces situations particulières sont-elles propices à révéler des problématiques individuelles, des structures perverses, ou tout un chacun, dans de telles situations, pourrait-il être tenté par des actes pervers ? Et que dire de l'emprise qu'exercent les terroristes

2. Hervé Beauchesne, « Les perversions : leur place en psychiatrie et en psychopathologie », *Perspectives psychiatriques*, n° 16/1, 1989.

3. Colette Chiland, « Des difficultés du concept de perversion », *Perspectives psychiatriques*, n° 16/1, 1989.

versité : « Perversité de femme ! pense Julien, quel plaisir, quel instinct les porte à vous tromper ! », pour reprendre Stendhal. Hervé Beauchesne, dans un article sur la place des perversions en psychiatrie et en psychopathologie², souligne que « la variation dans l'utilisation du diagnostic de perversion ou de perversité illustre bien la difficulté existant dans la clinique psychiatrique. Difficulté qui dépend du repérage des signes et des symptômes qui ne peuvent pas être séparés d'une grille d'interprétation, explicite ou non ». À ces deux substantifs, perversion et perversité, un seul adjectif : celui de pervers. Avec Colette Chiland, nous pouvons dire que « la question des relations qu'entretiennent la perversion et la perversité est ouverte³ ».

Sont interrogés également le normal et le pathologique. En qualifiant l'enfant de « pervers polymorphe », Freud articule la sexualité infantile et la sexualité perverse dans la sexualité humaine (C. Chiland). La perversion sexuelle n'est plus reléguée dans une inhumanité mais elle est la composante d'un processus normal de développement. Cependant, ce qui est normal à tel stade du développement infantile ne l'est plus lorsque, chez l'adulte, une fixation s'installe et ne permet plus la souplesse nécessaire entre l'autoérotisme et la relation à l'objet externe.

La référence à la norme est aussi intriquée dans les variations culturelles. La culture participe à façonner un imaginaire collectif mais aussi à distinguer entre ce qui est socialement normal ou déviant. Il en a été ainsi à propos de l'homosexualité. L'actualité du procès d'Angers aux figures de la torture et du terrorisme, interroge les liens entre le fonctionnement psychique individuel et la dimension groupale, les bases culturelles d'une société et la dimension du politique. Par quel processus des personnes sans histoire se mettent-elles à torturer ? La guerre d'Algérie ou, plus récemment, la guerre en Irak mettent en lumière cette question. Ces situations particulières sont-elles propices à révéler des problématiques individuelles, des structures perverses, ou tout un chacun, dans de telles situations, pourrait-il être tenté par des actes pervers ? Et que dire de l'emprise qu'exercent les terroristes

2. Hervé Beauchesne, « Les perversions : leur place en psychiatrie et en psychopathologie », *Perspectives psychiatriques*, n° 16/1, 1989.

3. Colette Chiland, « Des difficultés du concept de perversion », *Perspectives psychiatriques*, n° 16/1, 1989.

versité : « Perversité de femme ! pense Julien, quel plaisir, quel instinct les porte à vous tromper ! », pour reprendre Stendhal. Hervé Beauchesne, dans un article sur la place des perversions en psychiatrie et en psychopathologie ², souligne que « la variation dans l'utilisation du diagnostic de perversion ou de perversité illustre bien la difficulté existant dans la clinique psychiatrique. Difficulté qui dépend du repérage des signes et des symptômes qui ne peuvent pas être séparés d'une grille d'interprétation, explicite ou non ». À ces deux substantifs, perversion et perversité, un seul adjectif : celui de pervers. Avec Colette Chiland, nous pouvons dire que « la question des relations qu'entretiennent la perversion et la perversité est ouverte ³ ».

Sont interrogés également le normal et le pathologique. En qualifiant l'enfant de « pervers polymorphe », Freud articule la sexualité infantile et la sexualité perverse dans la sexualité humaine (C. Chiland). La perversion sexuelle n'est plus reléguée dans une inhumanité mais elle est la composante d'un processus normal de développement. Cependant, ce qui est normal à tel stade du développement infantile ne l'est plus lorsque, chez l'adulte, une fixation s'installe et ne permet plus la souplesse nécessaire entre l'autoérotisme et la relation à l'objet externe.

La référence à la norme est aussi intriquée dans les variations culturelles. La culture participe à façonner un imaginaire collectif mais aussi à distinguer entre ce qui est socialement normal ou déviant. Il en a été ainsi à propos de l'homosexualité. L'actualité du procès d'Angers aux figures de la torture et du terrorisme, interroge les liens entre le fonctionnement psychique individuel et la dimension groupale, les bases culturelles d'une société et la dimension du politique. Par quel processus des personnes sans histoire se mettent-elles à torturer ? La guerre d'Algérie ou, plus récemment, la guerre en Irak mettent en lumière cette question. Ces situations particulières sont-elles propices à révéler des problématiques individuelles, des structures perverses, ou tout un chacun, dans de telles situations, pourrait-il être tenté par des actes pervers ? Et que dire de l'emprise qu'exercent les terroristes

2. Hervé Beauchesne, « Les perversions : leur place en psychiatrie et en psychopathologie », *Perspectives psychiatriques*, n° 16/1, 1989.

3. Colette Chiland, « Des difficultés du concept de perversion », *Perspectives psychiatriques*, n° 16/1, 1989.

sur les sociétés ? Ces questions nous amènent sur la crête du politique. Trotski disait : « Est moral tout ce qui sert la révolution. » Jaurès n'en croyait rien⁴.

Le lien avec le carrefour de l'année dernière n'est-il pas celui d'une distorsion des liens de dépendances, du ratage du processus de deuil et de la nécessité de se soustraire à ce qui structure l'être humain et son rapport à l'altérité : disjoindre ce qui se confond et rejoindre ce qui est distingué ? La figure de l'autre est ici distordue, il n'est plus un être humain à part entière. Il est assujetti, objet de jouissance.

Du traumatisme de ce deuil raté au « recours à l'acte », les intervenants vont éclairer nos réflexions.

4. *Le Nouvel Observateur*, éditorial de Jean Daniel, 6-12 janvier 2005.

sur les sociétés ? Ces questions nous amènent sur la crête du politique. Trotski disait : « Est moral tout ce qui sert la révolution. » Jaurès n'en croyait rien⁴.

Le lien avec le carrefour de l'année dernière n'est-il pas celui d'une distorsion des liens de dépendances, du ratage du processus de deuil et de la nécessité de se soustraire à ce qui structure l'être humain et son rapport à l'altérité : disjoindre ce qui se confond et rejoindre ce qui est distingué ? La figure de l'autre est ici distordue, il n'est plus un être humain à part entière. Il est assujetti, objet de jouissance.

Du traumatisme de ce deuil raté au « recours à l'acte », les intervenants vont éclairer nos réflexions.

4. *Le Nouvel Observateur*, éditorial de Jean Daniel, 6-12 janvier 2005.

sur les sociétés ? Ces questions nous amènent sur la crête du politique. Trotski disait : « Est moral tout ce qui sert la révolution. » Jaurès n'en croyait rien⁴.

Le lien avec le carrefour de l'année dernière n'est-il pas celui d'une distorsion des liens de dépendances, du ratage du processus de deuil et de la nécessité de se soustraire à ce qui structure l'être humain et son rapport à l'altérité : disjoindre ce qui se confond et rejoindre ce qui est distingué ? La figure de l'autre est ici distordue, il n'est plus un être humain à part entière. Il est assujetti, objet de jouissance.

Du traumatisme de ce deuil raté au « recours à l'acte », les intervenants vont éclairer nos réflexions.

4. *Le Nouvel Observateur*, éditorial de Jean Daniel, 6-12 janvier 2005.

Joyce Aïn

Trauma réel ou trauma fantasmé ?

La perversion, ne serait-ce que le mot, éveille un mouvement spontané de projection massive comme s'il contenait à lui seul toute la laideur du monde dont il faudrait à tout prix se dissocier : le pervers, c'est l'autre ! Comment comprendre autrement le peu de textes portant sur le contre-transfert suscité par les patients pervers « structurellement » ou « occasionnellement » ? S'il est plutôt facile de trouver des descriptions exhaustives de la symptomatologie perverse chez les patients, on ne peut en dire autant de son vis-à-vis indispensable pour une approche psychanalytique, c'est-à-dire le vécu, le ressenti, la réaction de l'analyste... Et pourtant, si nous ne reconnaissons pas en nous les traces, forcément présentes, de l'enfant pervers polymorphe, comment prétendre exercer une profession dont les structures théoriques reposent essentiellement sur les vicissitudes de la sexualité infantile ?

Si Joyce McDougall, en se référant à la phrase célèbre de Freud, nous rappelait en 1996 dans *Éros aux mille et un visages* que « nul ne conduira ses analyses plus loin qu'il n'a développé lui-même la capacité de se mettre en question », elle avait déjà signalé en 1978 dans son *Plaidoyer pour une certaine anormalité* que « c'est l'œil de l'analyste qui observe et en conséquence crée les critères

Joyce Aïn

Trauma réel ou trauma fantasmé ?

La perversion, ne serait-ce que le mot, éveille un mouvement spontané de projection massive comme s'il contenait à lui seul toute la laideur du monde dont il faudrait à tout prix se dissocier : le pervers, c'est l'autre ! Comment comprendre autrement le peu de textes portant sur le contre-transfert suscité par les patients pervers « structurellement » ou « occasionnellement » ? S'il est plutôt facile de trouver des descriptions exhaustives de la symptomatologie perverse chez les patients, on ne peut en dire autant de son vis-à-vis indispensable pour une approche psychanalytique, c'est-à-dire le vécu, le ressenti, la réaction de l'analyste... Et pourtant, si nous ne reconnaissons pas en nous les traces, forcément présentes, de l'enfant pervers polymorphe, comment prétendre exercer une profession dont les structures théoriques reposent essentiellement sur les vicissitudes de la sexualité infantile ?

Si Joyce McDougall, en se référant à la phrase célèbre de Freud, nous rappelait en 1996 dans *Éros aux mille et un visages* que « nul ne conduira ses analyses plus loin qu'il n'a développé lui-même la capacité de se mettre en question », elle avait déjà signalé en 1978 dans son *Plaidoyer pour une certaine anormalité* que « c'est l'œil de l'analyste qui observe et en conséquence crée les critères

Joyce Aïn

Trauma réel ou trauma fantasmé ?

La perversion, ne serait-ce que le mot, éveille un mouvement spontané de projection massive comme s'il contenait à lui seul toute la laideur du monde dont il faudrait à tout prix se dissocier : le pervers, c'est l'autre ! Comment comprendre autrement le peu de textes portant sur le contre-transfert suscité par les patients pervers « structurellement » ou « occasionnellement » ? S'il est plutôt facile de trouver des descriptions exhaustives de la symptomatologie perverse chez les patients, on ne peut en dire autant de son vis-à-vis indispensable pour une approche psychanalytique, c'est-à-dire le vécu, le ressenti, la réaction de l'analyste... Et pourtant, si nous ne reconnaissons pas en nous les traces, forcément présentes, de l'enfant pervers polymorphe, comment prétendre exercer une profession dont les structures théoriques reposent essentiellement sur les vicissitudes de la sexualité infantile ?

Si Joyce McDougall, en se référant à la phrase célèbre de Freud, nous rappelait en 1996 dans *Éros aux mille et un visages* que « nul ne conduira ses analyses plus loin qu'il n'a développé lui-même la capacité de se mettre en question », elle avait déjà signalé en 1978 dans son *Plaidoyer pour une certaine anormalité* que « c'est l'œil de l'analyste qui observe et en conséquence crée les critères

qui définissent ce qui est et ce qui n'est pas pervers dans la sexualité humaine et dans la vie quotidienne ».

Freud s'est intéressé très tôt aux perversions, au moins pour avoir retrouvé sous la forme de « fantasmes » pervers, chez tous les sujets, normaux et névrosés, un équivalent imaginaire de pratiques perverses. Cette hypothèse génétique l'a conduit à considérer l'enfant comme un « pervers polymorphe », c'est-à-dire capable de s'adonner à toutes les perversions sous forme de pulsions partielles. Seuls les processus de refoulement et de sublimation vont l'aider à adopter peu à peu une érotisation génitale privilégiée sinon exclusive. La névrose serait la conséquence d'un refoulement excessif des pulsions partielles, alors que les perversions mettraient en acte ces mêmes pulsions partielles destinées normalement à rester inconscientes. La névrose serait ainsi, selon sa formule célèbre, le « négatif de la perversion ». Mais cette approche génétique du développement libidinal réintroduit la notion d'un ordre naturel de l'instinct sexuel, et donc une instance normalisante.

La perversion rencontrée dans nos cabinets n'est pas toujours aussi évidente. D'ailleurs il est extrêmement rare qu'une personne mentionne une perversion comme motif de consultation. Par contre, il arrive qu'après un premier entretien on éprouve un certain malaise sans trop pouvoir d'abord en cerner la cause. Puis en repensant à l'entrevue, des indices permettent de saisir différents moments où un mouvement intérieur désagréable s'est fait sentir : un regard trop insistant, une emprise qui tente de s'exercer par tous les moyens... Souvent ces personnes qui fonctionnent sur un mode relationnel à « saveur » perverse, nous amènent sur un terrain où elles sont maîtres et... nous font perdre pied. Nous nous entendons dire, nous nous voyons faire des choses inhabituelles. Puis, nous nous demandons : qu'est-ce qui s'est passé ? À quel jeu avons-nous participé ? Une chose est sûre : nous éprouvons le sentiment d'avoir été, d'une certaine façon, le jouet de cette personne venue, en principe, chercher notre aide...

Notre perplexité est la même à propos du trauma quand il s'agit de se déterminer sur sa réalité ou non. Pierre Sabourin ¹

1. Pierre Sabourin, préface à Sándor Ferenczi, *Psychanalyse 4* (Œuvres complètes, t. IV : 1927-1933), Paris, Payot, 1982.

qui définissent ce qui est et ce qui n'est pas pervers dans la sexualité humaine et dans la vie quotidienne ».

Freud s'est intéressé très tôt aux perversions, au moins pour avoir retrouvé sous la forme de « fantasmes » pervers, chez tous les sujets, normaux et névrosés, un équivalent imaginaire de pratiques perverses. Cette hypothèse génétique l'a conduit à considérer l'enfant comme un « pervers polymorphe », c'est-à-dire capable de s'adonner à toutes les perversions sous forme de pulsions partielles. Seuls les processus de refoulement et de sublimation vont l'aider à adopter peu à peu une érotisation génitale privilégiée sinon exclusive. La névrose serait la conséquence d'un refoulement excessif des pulsions partielles, alors que les perversions mettraient en acte ces mêmes pulsions partielles destinées normalement à rester inconscientes. La névrose serait ainsi, selon sa formule célèbre, le « négatif de la perversion ». Mais cette approche génétique du développement libidinal réintroduit la notion d'un ordre naturel de l'instinct sexuel, et donc une instance normalisante.

La perversion rencontrée dans nos cabinets n'est pas toujours aussi évidente. D'ailleurs il est extrêmement rare qu'une personne mentionne une perversion comme motif de consultation. Par contre, il arrive qu'après un premier entretien on éprouve un certain malaise sans trop pouvoir d'abord en cerner la cause. Puis en repensant à l'entrevue, des indices permettent de saisir différents moments où un mouvement intérieur désagréable s'est fait sentir : un regard trop insistant, une emprise qui tente de s'exercer par tous les moyens... Souvent ces personnes qui fonctionnent sur un mode relationnel à « saveur » perverse, nous amènent sur un terrain où elles sont maîtres et... nous font perdre pied. Nous nous entendons dire, nous nous voyons faire des choses inhabituelles. Puis, nous nous demandons : qu'est-ce qui s'est passé ? À quel jeu avons-nous participé ? Une chose est sûre : nous éprouvons le sentiment d'avoir été, d'une certaine façon, le jouet de cette personne venue, en principe, chercher notre aide...

Notre perplexité est la même à propos du trauma quand il s'agit de se déterminer sur sa réalité ou non. Pierre Sabourin ¹

1. Pierre Sabourin, préface à Sándor Ferenczi, *Psychanalyse 4* (Œuvres complètes, t. IV : 1927-1933), Paris, Payot, 1982.

qui définissent ce qui est et ce qui n'est pas pervers dans la sexualité humaine et dans la vie quotidienne ».

Freud s'est intéressé très tôt aux perversions, au moins pour avoir retrouvé sous la forme de « fantasmes » pervers, chez tous les sujets, normaux et névrosés, un équivalent imaginaire de pratiques perverses. Cette hypothèse génétique l'a conduit à considérer l'enfant comme un « pervers polymorphe », c'est-à-dire capable de s'adonner à toutes les perversions sous forme de pulsions partielles. Seuls les processus de refoulement et de sublimation vont l'aider à adopter peu à peu une érotisation génitale privilégiée sinon exclusive. La névrose serait la conséquence d'un refoulement excessif des pulsions partielles, alors que les perversions mettraient en acte ces mêmes pulsions partielles destinées normalement à rester inconscientes. La névrose serait ainsi, selon sa formule célèbre, le « négatif de la perversion ». Mais cette approche génétique du développement libidinal réintroduit la notion d'un ordre naturel de l'instinct sexuel, et donc une instance normalisante.

La perversion rencontrée dans nos cabinets n'est pas toujours aussi évidente. D'ailleurs il est extrêmement rare qu'une personne mentionne une perversion comme motif de consultation. Par contre, il arrive qu'après un premier entretien on éprouve un certain malaise sans trop pouvoir d'abord en cerner la cause. Puis en repensant à l'entrevue, des indices permettent de saisir différents moments où un mouvement intérieur désagréable s'est fait sentir : un regard trop insistant, une emprise qui tente de s'exercer par tous les moyens... Souvent ces personnes qui fonctionnent sur un mode relationnel à « saveur » perverse, nous amènent sur un terrain où elles sont maîtres et... nous font perdre pied. Nous nous entendons dire, nous nous voyons faire des choses inhabituelles. Puis, nous nous demandons : qu'est-ce qui s'est passé ? À quel jeu avons-nous participé ? Une chose est sûre : nous éprouvons le sentiment d'avoir été, d'une certaine façon, le jouet de cette personne venue, en principe, chercher notre aide...

Notre perplexité est la même à propos du trauma quand il s'agit de se déterminer sur sa réalité ou non. Pierre Sabourin ¹

1. Pierre Sabourin, préface à Sándor Ferenczi, *Psychanalyse 4* (Œuvres complètes, t. IV : 1927-1933), Paris, Payot, 1982.

disait : « La guerre du trauma n'aura pas lieu car elle n'a jamais cessé. » Ce texte se propose donc de dégager, entre autres, les liens étroits qu'on peut trouver entre les traumatismes précoces et cette construction étonnamment solide et opaque qu'est la perversion.

En effet, de même que l'ambiguïté de la notion de perversion pose problème, l'histoire du traumatisme a été, dès l'origine, au cœur de la théorie psychanalytique, et de façon très compliquée, depuis l'affirmation par Freud de la séduction comme racine de la névrose jusqu'à sa révision de cette théorie et les conflits occasionnés autour et depuis. Et ce n'est peut-être pas un hasard si, justement cette année, vient de sortir en juillet une monographie de la Société Psychanalytique de Paris sur le « trauma psychique », et que le congrès de l'Association Internationale de Psychanalyse ait traité aussi du trauma.

D'une certaine manière, nous nous retrouvons aujourd'hui au même point que Freud, à nous demander si nous avons affaire à un événement bien réel ou à une version déformée de celui-ci sous l'influence du fantasme. Car la question se pose des critères permettant de conclure avec suffisamment d'assurance de la réalité de l'événement traumatique. Freud, dans la lettre à Fliess du 21 septembre 1897, exposait les motifs justifiant le rejet de la théorie traumatique. Un des éléments invoqués était qu'il n'existait dans l'inconscient aucun indice de réalité, ce qui rend impossible un partage sûr entre la vérité et la « fiction investie d'affect ». Et même si depuis quelque temps nous disposons d'une édition intégrale de la correspondance de Freud (traduite en anglais mais, hélas, pas encore en français), correspondance qui nous apprend qu'il a toujours balancé entre les deux positions, cette conviction de la « fiction investie d'affect », encore actuelle, incite les analystes à une grande prudence face au discours du patient. Pour ce dernier cependant, un tel scepticisme demeure difficile, voire douloureux, tant son ressenti prend pour lui valeur de vérité.

Marie-Ange, venant demander une analyse, exige au préalable que je reconnaisse clairement la réalité du traumatisme qu'elle a subi dans les attouchements infligés à 9 ans par la voisine qui l'avait hébergée, en l'absence de sa mère, partie accoucher de son demi-frère. Marie-Ange n'a pu le dire à sa mère : « Elle aurait été furieuse, j'étais tout pour elle ! » Notre voyage analytique fera découvrir à Marie-Ange sa souffrance de s'être sentie trompée lorsque sa mère, célibataire jusqu'à ses 6 ans, avait soudain décidé de se marier. Marie-Ange, elle-même jeune adulte, insatisfaite de sa

disait : « La guerre du trauma n'aura pas lieu car elle n'a jamais cessé. » Ce texte se propose donc de dégager, entre autres, les liens étroits qu'on peut trouver entre les traumatismes précoces et cette construction étonnamment solide et opaque qu'est la perversion.

En effet, de même que l'ambiguïté de la notion de perversion pose problème, l'histoire du traumatisme a été, dès l'origine, au cœur de la théorie psychanalytique, et de façon très compliquée, depuis l'affirmation par Freud de la séduction comme racine de la névrose jusqu'à sa révision de cette théorie et les conflits occasionnés autour et depuis. Et ce n'est peut-être pas un hasard si, justement cette année, vient de sortir en juillet une monographie de la Société Psychanalytique de Paris sur le « trauma psychique », et que le congrès de l'Association Internationale de Psychanalyse ait traité aussi du trauma.

D'une certaine manière, nous nous retrouvons aujourd'hui au même point que Freud, à nous demander si nous avons affaire à un événement bien réel ou à une version déformée de celui-ci sous l'influence du fantasme. Car la question se pose des critères permettant de conclure avec suffisamment d'assurance de la réalité de l'événement traumatique. Freud, dans la lettre à Fliess du 21 septembre 1897, exposait les motifs justifiant le rejet de la théorie traumatique. Un des éléments invoqués était qu'il n'existait dans l'inconscient aucun indice de réalité, ce qui rend impossible un partage sûr entre la vérité et la « fiction investie d'affect ». Et même si depuis quelque temps nous disposons d'une édition intégrale de la correspondance de Freud (traduite en anglais mais, hélas, pas encore en français), correspondance qui nous apprend qu'il a toujours balancé entre les deux positions, cette conviction de la « fiction investie d'affect », encore actuelle, incite les analystes à une grande prudence face au discours du patient. Pour ce dernier cependant, un tel scepticisme demeure difficile, voire douloureux, tant son ressenti prend pour lui valeur de vérité.

Marie-Ange, venant demander une analyse, exige au préalable que je reconnaisse clairement la réalité du traumatisme qu'elle a subi dans les attouchements infligés à 9 ans par la voisine qui l'avait hébergée, en l'absence de sa mère, partie accoucher de son demi-frère. Marie-Ange n'a pu le dire à sa mère : « Elle aurait été furieuse, j'étais tout pour elle ! » Notre voyage analytique fera découvrir à Marie-Ange sa souffrance de s'être sentie trompée lorsque sa mère, célibataire jusqu'à ses 6 ans, avait soudain décidé de se marier. Marie-Ange, elle-même jeune adulte, insatisfaite de sa

disait : « La guerre du trauma n'aura pas lieu car elle n'a jamais cessé. » Ce texte se propose donc de dégager, entre autres, les liens étroits qu'on peut trouver entre les traumatismes précoces et cette construction étonnamment solide et opaque qu'est la perversion.

En effet, de même que l'ambiguïté de la notion de perversion pose problème, l'histoire du traumatisme a été, dès l'origine, au cœur de la théorie psychanalytique, et de façon très compliquée, depuis l'affirmation par Freud de la séduction comme racine de la névrose jusqu'à sa révision de cette théorie et les conflits occasionnés autour et depuis. Et ce n'est peut-être pas un hasard si, justement cette année, vient de sortir en juillet une monographie de la Société Psychanalytique de Paris sur le « trauma psychique », et que le congrès de l'Association Internationale de Psychanalyse ait traité aussi du trauma.

D'une certaine manière, nous nous retrouvons aujourd'hui au même point que Freud, à nous demander si nous avons affaire à un événement bien réel ou à une version déformée de celui-ci sous l'influence du fantasme. Car la question se pose des critères permettant de conclure avec suffisamment d'assurance de la réalité de l'événement traumatique. Freud, dans la lettre à Fliess du 21 septembre 1897, exposait les motifs justifiant le rejet de la théorie traumatique. Un des éléments invoqués était qu'il n'existait dans l'inconscient aucun indice de réalité, ce qui rend impossible un partage sûr entre la vérité et la « fiction investie d'affect ». Et même si depuis quelque temps nous disposons d'une édition intégrale de la correspondance de Freud (traduite en anglais mais, hélas, pas encore en français), correspondance qui nous apprend qu'il a toujours balancé entre les deux positions, cette conviction de la « fiction investie d'affect », encore actuelle, incite les analystes à une grande prudence face au discours du patient. Pour ce dernier cependant, un tel scepticisme demeure difficile, voire douloureux, tant son ressenti prend pour lui valeur de vérité.

Marie-Ange, venant demander une analyse, exige au préalable que je reconnaisse clairement la réalité du traumatisme qu'elle a subi dans les attouchements infligés à 9 ans par la voisine qui l'avait hébergée, en l'absence de sa mère, partie accoucher de son demi-frère. Marie-Ange n'a pu le dire à sa mère : « Elle aurait été furieuse, j'étais tout pour elle ! » Notre voyage analytique fera découvrir à Marie-Ange sa souffrance de s'être sentie trompée lorsque sa mère, célibataire jusqu'à ses 6 ans, avait soudain décidé de se marier. Marie-Ange, elle-même jeune adulte, insatisfaite de sa

relation sexuelle avec son mari, l'avait d'abord entraîné dans de multiples expériences sexuelles à plusieurs, entre autres dans divers clubs échangistes, puis l'avait quitté pour vivre une relation homosexuelle. Mais elle demeurait perpétuellement angoissée par la crainte d'être abandonnée, disant de sa compagne : « Sans elle, je ne suis rien ! Je me souviens, petite, c'était pareil avec ma mère. »

Le risque serait de prendre au pied de la lettre ce que dit le patient, là où il n'y a que fantasme, mais ne passe-t-on pas à côté de sa souffrance en ne lui accordant aucune réalité matérielle, en particulier lorsque le patient parle de traumatisme sexuel ? En effet, de nombreuses attaques visent actuellement le milieu, voire la théorie psychanalytique, qui ne prendrait pas suffisamment en compte la souffrance du patient. « La question du traumatisme porte en soi, nous dit Claude Janin, en introduction à la *Monographie*², des zones douloureuses pour l'histoire même de la psychanalyse, à partir de points de friction qui aboutiront à la rupture entre Freud et Rank ainsi qu'avec Ferenczi et qui se trouveront ultérieurement au centre de divergences répétitives. En témoigne le désaccord entre Freud et Ferenczi sur la conception du traumatisme infantile et la prise en compte de la réalité du traumatisme. »

Car le trauma dont parle Ferenczi diffère radicalement de celui que Freud avait évoqué au début de sa théorisation... Pour Ferenczi, il ne s'agit pas d'une résurgence de souvenirs, mais au contraire d'une impossibilité de verbalisation ; c'est alors le désaveu, la négation du vécu de l'enfant qui amplifie le traumatisme de la scène de séduction devenant alors trauma. Le terme de trauma va donc désigner les effets du traumatisme, dans son action éventuellement positive, mais surtout négative, sur l'organisation psychique. Ces traumatismes concernent les empreintes de l'objet ou l'action de l'environnement, surtout si elles surviennent avant l'établissement du langage perturbant et renforçant les premiers mécanismes défensifs tels le déni, le clivage, la projection ou l'identification projective, l'idéalisation, l'omnipotence, etc. Ils peuvent aussi organiser des « zones psychiques mortes » (appelées « cryptes » par Maria Torok et Nicolas Abraham) du fait de l'absence de représentation, de figuration et de symbolisation qu'ils

2. Monographies de la Revue française de psychanalyse : « Le traumatisme psychique », Paris, PUF, 2005.

relation sexuelle avec son mari, l'avait d'abord entraîné dans de multiples expériences sexuelles à plusieurs, entre autres dans divers clubs échangistes, puis l'avait quitté pour vivre une relation homosexuelle. Mais elle demeurait perpétuellement angoissée par la crainte d'être abandonnée, disant de sa compagne : « Sans elle, je ne suis rien ! Je me souviens, petite, c'était pareil avec ma mère. »

Le risque serait de prendre au pied de la lettre ce que dit le patient, là où il n'y a que fantasme, mais ne passe-t-on pas à côté de sa souffrance en ne lui accordant aucune réalité matérielle, en particulier lorsque le patient parle de traumatisme sexuel ? En effet, de nombreuses attaques visent actuellement le milieu, voire la théorie psychanalytique, qui ne prendrait pas suffisamment en compte la souffrance du patient. « La question du traumatisme porte en soi, nous dit Claude Janin, en introduction à la *Monographie*², des zones douloureuses pour l'histoire même de la psychanalyse, à partir de points de friction qui aboutiront à la rupture entre Freud et Rank ainsi qu'avec Ferenczi et qui se trouveront ultérieurement au centre de divergences répétitives. En témoigne le désaccord entre Freud et Ferenczi sur la conception du traumatisme infantile et la prise en compte de la réalité du traumatisme. »

Car le trauma dont parle Ferenczi diffère radicalement de celui que Freud avait évoqué au début de sa théorisation... Pour Ferenczi, il ne s'agit pas d'une résurgence de souvenirs, mais au contraire d'une impossibilité de verbalisation ; c'est alors le désaveu, la négation du vécu de l'enfant qui amplifie le traumatisme de la scène de séduction devenant alors trauma. Le terme de trauma va donc désigner les effets du traumatisme, dans son action éventuellement positive, mais surtout négative, sur l'organisation psychique. Ces traumatismes concernent les empreintes de l'objet ou l'action de l'environnement, surtout si elles surviennent avant l'établissement du langage perturbant et renforçant les premiers mécanismes défensifs tels le déni, le clivage, la projection ou l'identification projective, l'idéalisation, l'omnipotence, etc. Ils peuvent aussi organiser des « zones psychiques mortes » (appelées « cryptes » par Maria Torok et Nicolas Abraham) du fait de l'absence de représentation, de figuration et de symbolisation qu'ils

2. Monographies de la Revue française de psychanalyse : « Le traumatisme psychique », Paris, PUF, 2005.

relation sexuelle avec son mari, l'avait d'abord entraîné dans de multiples expériences sexuelles à plusieurs, entre autres dans divers clubs échangistes, puis l'avait quitté pour vivre une relation homosexuelle. Mais elle demeurait perpétuellement angoissée par la crainte d'être abandonnée, disant de sa compagne : « Sans elle, je ne suis rien ! Je me souviens, petite, c'était pareil avec ma mère. »

Le risque serait de prendre au pied de la lettre ce que dit le patient, là où il n'y a que fantasme, mais ne passe-t-on pas à côté de sa souffrance en ne lui accordant aucune réalité matérielle, en particulier lorsque le patient parle de traumatisme sexuel ? En effet, de nombreuses attaques visent actuellement le milieu, voire la théorie psychanalytique, qui ne prendrait pas suffisamment en compte la souffrance du patient. « La question du traumatisme porte en soi, nous dit Claude Janin, en introduction à la *Monographie*², des zones douloureuses pour l'histoire même de la psychanalyse, à partir de points de friction qui aboutiront à la rupture entre Freud et Rank ainsi qu'avec Ferenczi et qui se trouveront ultérieurement au centre de divergences répétitives. En témoigne le désaccord entre Freud et Ferenczi sur la conception du traumatisme infantile et la prise en compte de la réalité du traumatisme. »

Car le trauma dont parle Ferenczi diffère radicalement de celui que Freud avait évoqué au début de sa théorisation... Pour Ferenczi, il ne s'agit pas d'une résurgence de souvenirs, mais au contraire d'une impossibilité de verbalisation ; c'est alors le désaveu, la négation du vécu de l'enfant qui amplifie le traumatisme de la scène de séduction devenant alors trauma. Le terme de trauma va donc désigner les effets du traumatisme, dans son action éventuellement positive, mais surtout négative, sur l'organisation psychique. Ces traumatismes concernent les empreintes de l'objet ou l'action de l'environnement, surtout si elles surviennent avant l'établissement du langage perturbant et renforçant les premiers mécanismes défensifs tels le déni, le clivage, la projection ou l'identification projective, l'idéalisation, l'omnipotence, etc. Ils peuvent aussi organiser des « zones psychiques mortes » (appelées « cryptes » par Maria Torok et Nicolas Abraham) du fait de l'absence de représentation, de figuration et de symbolisation qu'ils

2. Monographies de la Revue française de psychanalyse : « Le traumatisme psychique », Paris, PUF, 2005.

entraînent. Ce qui est ainsi désigné par « trauma » intéresse donc le primaire et l'originaire, et cela situe, de ce fait, ce concept au centre des préoccupations de l'analyse contemporaine.

Pour Ferenczi aussi le mot de « séduction » est utilisé avec son sens étymologique³, soit comme dévoiement, détournement (le même sens est donné aussi au terme de « perversion »), en l'occurrence détournement du désir de l'enfant par l'adulte, et non pas séduction pris dans son sens passif, comme c'est le cas en français... L'idée d'emprise est donc présente dans ces deux termes et l'idée de « séduction » renvoie à un acte de violence traumatique impliquant un détournement de toutes les vérités, sorte de passion des apparences présente aussi dans le fonctionnement du pervers.

Si cette approche du trauma réel ou fantasmatique est importante pour notre sujet, c'est dans la mesure où l'un va renforcer l'autre pour instaurer le clivage du moi et le clivage narcissique, en tant que soubassement de cette organisation de survie que peut représenter la perversion.

Dans son *Journal clinique* du 10 avril 1932, Ferenczi écrivait : « La question se pose de savoir s'il ne faut pas rechercher chaque fois le trauma originaire dans la relation originaire à la mère, et si les traumas de l'époque un peu plus tardive, déjà compliqués par l'apparition du père, auraient pu avoir un tel effet sans la présence d'une telle cicatrice traumatique mère-enfant archi-originaire. » On peut donc supposer que la constitution d'un clivage s'origine dans le vécu des premières déceptions d'amour (sevrage, régulation des fonctions d'excrétion, premières punitions, etc.). Celles-ci, qui se déroulent le plus souvent normalement, peuvent avoir parfois un effet traumatique, c'est-à-dire, sur le coup, psychologiquement paralysant. La désintégration qui en résulte alors peut rendre possible la constitution de nouvelles formations psychiques. Ferenczi a repéré, dans son expérience de la clinique des « limites » et des transferts passionnels, l'importance mutative du couple trauma-clivage.

Pour illustrer cette idée, il cite dans son *Journal clinique* l'exemple d'une patiente qui a subi trois attentats sexuels (séductions et viols) pendant la période qui va de sa petite enfance à sa préadolescence. Ces traumas, inscrits dans la psyché de la

3. Le *Petit Robert* donne aussi ce sens actif : « Lat. *seducere*, séparer... Détourner (quelqu'un) du bien, du droit chemin » (2002, p. 2394).

entraînent. Ce qui est ainsi désigné par « trauma » intéresse donc le primaire et l'originaire, et cela situe, de ce fait, ce concept au centre des préoccupations de l'analyse contemporaine.

Pour Ferenczi aussi le mot de « séduction » est utilisé avec son sens étymologique³, soit comme dévoiement, détournement (le même sens est donné aussi au terme de « perversion »), en l'occurrence détournement du désir de l'enfant par l'adulte, et non pas séduction pris dans son sens passif, comme c'est le cas en français... L'idée d'emprise est donc présente dans ces deux termes et l'idée de « séduction » renvoie à un acte de violence traumatique impliquant un détournement de toutes les vérités, sorte de passion des apparences présente aussi dans le fonctionnement du pervers.

Si cette approche du trauma réel ou fantasmatique est importante pour notre sujet, c'est dans la mesure où l'un va renforcer l'autre pour instaurer le clivage du moi et le clivage narcissique, en tant que soubassement de cette organisation de survie que peut représenter la perversion.

Dans son *Journal clinique* du 10 avril 1932, Ferenczi écrivait : « La question se pose de savoir s'il ne faut pas rechercher chaque fois le trauma originaire dans la relation originaire à la mère, et si les traumas de l'époque un peu plus tardive, déjà compliqués par l'apparition du père, auraient pu avoir un tel effet sans la présence d'une telle cicatrice traumatique mère-enfant archi-originaire. » On peut donc supposer que la constitution d'un clivage s'origine dans le vécu des premières déceptions d'amour (sevrage, régulation des fonctions d'excrétion, premières punitions, etc.). Celles-ci, qui se déroulent le plus souvent normalement, peuvent avoir parfois un effet traumatique, c'est-à-dire, sur le coup, psychologiquement paralysant. La désintégration qui en résulte alors peut rendre possible la constitution de nouvelles formations psychiques. Ferenczi a repéré, dans son expérience de la clinique des « limites » et des transferts passionnels, l'importance mutative du couple trauma-clivage.

Pour illustrer cette idée, il cite dans son *Journal clinique* l'exemple d'une patiente qui a subi trois attentats sexuels (séductions et viols) pendant la période qui va de sa petite enfance à sa préadolescence. Ces traumas, inscrits dans la psyché de la

3. Le *Petit Robert* donne aussi ce sens actif : « Lat. *seducere*, séparer... Détourner (quelqu'un) du bien, du droit chemin » (2002, p. 2394).

entraînent. Ce qui est ainsi désigné par « trauma » intéresse donc le primaire et l'originaire, et cela situe, de ce fait, ce concept au centre des préoccupations de l'analyse contemporaine.

Pour Ferenczi aussi le mot de « séduction » est utilisé avec son sens étymologique³, soit comme dévoiement, détournement (le même sens est donné aussi au terme de « perversion »), en l'occurrence détournement du désir de l'enfant par l'adulte, et non pas séduction pris dans son sens passif, comme c'est le cas en français... L'idée d'emprise est donc présente dans ces deux termes et l'idée de « séduction » renvoie à un acte de violence traumatique impliquant un détournement de toutes les vérités, sorte de passion des apparences présente aussi dans le fonctionnement du pervers.

Si cette approche du trauma réel ou fantasmatique est importante pour notre sujet, c'est dans la mesure où l'un va renforcer l'autre pour instaurer le clivage du moi et le clivage narcissique, en tant que soubassement de cette organisation de survie que peut représenter la perversion.

Dans son *Journal clinique* du 10 avril 1932, Ferenczi écrivait : « La question se pose de savoir s'il ne faut pas rechercher chaque fois le trauma originaire dans la relation originaire à la mère, et si les traumas de l'époque un peu plus tardive, déjà compliqués par l'apparition du père, auraient pu avoir un tel effet sans la présence d'une telle cicatrice traumatique mère-enfant archi-originaire. » On peut donc supposer que la constitution d'un clivage s'origine dans le vécu des premières déceptions d'amour (sevrage, régulation des fonctions d'excrétion, premières punitions, etc.). Celles-ci, qui se déroulent le plus souvent normalement, peuvent avoir parfois un effet traumatique, c'est-à-dire, sur le coup, psychologiquement paralysant. La désintégration qui en résulte alors peut rendre possible la constitution de nouvelles formations psychiques. Ferenczi a repéré, dans son expérience de la clinique des « limites » et des transferts passionnels, l'importance mutative du couple trauma-clivage.

Pour illustrer cette idée, il cite dans son *Journal clinique* l'exemple d'une patiente qui a subi trois attentats sexuels (séductions et viols) pendant la période qui va de sa petite enfance à sa préadolescence. Ces traumas, inscrits dans la psyché de la

3. Le *Petit Robert* donne aussi ce sens actif : « Lat. *seducere*, séparer... Détourner (quelqu'un) du bien, du droit chemin » (2002, p. 2394).

patiente, ont entraîné chez elle une « atomisation de sa vie psychique », véritable « dislocation jusqu'aux atomes » de sa personnalité, écrit Ferenczi, qui voit comme effet de la fragmentation due aux clivages successifs l'organisation d'une « sorte de psyché artificielle pour le corps obligé de vivre ».

De son côté, Freud, dans une de ses toutes dernières publications, montre que, pour le fétichiste, la découverte de la différence des sexes (qui normalement prend les formes du complexe de castration chez le garçon et de l'envie du pénis chez la fille) n'est pas frappée de refoulement (comme chez le névrosé), ni de forclusion (comme chez le psychotique), mais que cette découverte de l'absence de pénis chez la mère, est désavouée par le petit garçon. Cette découverte traumatique constitue aussi l'originalité de la position du fétichiste, amené à se satisfaire de l'érotisation du vêtement (ou sous-vêtement) féminin aperçu en dernier sur la route de la découverte rejetée. Ainsi, le fétichiste garde, en quelque sorte, pour une part, l'ancienne croyance infantile concernant l'existence d'un pénis chez la mère, et en même temps, il se résigne aux conséquences de cette différence des sexes, son moi se trouvant clivé entre les deux croyances contradictoires.

Les successeurs de Freud ont montré que ce processus de clivage n'était pas le fait des seuls fétichistes, ni même des seuls pervers. Il serait trop long de montrer les développements considérables qui ont été faits à partir de ces notions, en particulier pour situer la place du fantasme dans l'organisation psychique et libidinale de l'homme. Mais, en observant l'universalité de ces mécanismes et de ces processus, on peut désormais s'intéresser aux pervers autrement que pour les cataloguer et les écarter, car nous découvrons qu'ils ont à nous apprendre, sur l'organisation libidinale, des faits qui nous concernent tout autant qu'eux-mêmes.

Au fil des séances, Christophe se lamente inlassablement de ne pouvoir réussir dans son métier. Il est architecte, mais affirme avoir obtenu son diplôme en trichant... Adolescent il trichait partout, se sentant tout-puissant quand il « truandait » tout le monde et qu'il s'arrangeait pour esquiver les gendarmes dans son sport favori du vol à la tire et dans les grands magasins. Maintenant il se sent incapable de faire accepter ses projets et quand parfois il se montre créatif, il ne peut arriver à se faire payer par ses clients. Il ne sait pas se faire reconnaître comme compétent, d'ailleurs il se sent lui-même faux. Il a toujours besoin d'un résultat immédiat et tout en ayant du mal à se mettre au travail, il va passer des heures

patiente, ont entraîné chez elle une « atomisation de sa vie psychique », véritable « dislocation jusqu'aux atomes » de sa personnalité, écrit Ferenczi, qui voit comme effet de la fragmentation due aux clivages successifs l'organisation d'une « sorte de psyché artificielle pour le corps obligé de vivre ».

De son côté, Freud, dans une de ses toutes dernières publications, montre que, pour le fétichiste, la découverte de la différence des sexes (qui normalement prend les formes du complexe de castration chez le garçon et de l'envie du pénis chez la fille) n'est pas frappée de refoulement (comme chez le névrosé), ni de forclusion (comme chez le psychotique), mais que cette découverte de l'absence de pénis chez la mère, est désavouée par le petit garçon. Cette découverte traumatique constitue aussi l'originalité de la position du fétichiste, amené à se satisfaire de l'érotisation du vêtement (ou sous-vêtement) féminin aperçu en dernier sur la route de la découverte rejetée. Ainsi, le fétichiste garde, en quelque sorte, pour une part, l'ancienne croyance infantile concernant l'existence d'un pénis chez la mère, et en même temps, il se résigne aux conséquences de cette différence des sexes, son moi se trouvant clivé entre les deux croyances contradictoires.

Les successeurs de Freud ont montré que ce processus de clivage n'était pas le fait des seuls fétichistes, ni même des seuls pervers. Il serait trop long de montrer les développements considérables qui ont été faits à partir de ces notions, en particulier pour situer la place du fantasme dans l'organisation psychique et libidinale de l'homme. Mais, en observant l'universalité de ces mécanismes et de ces processus, on peut désormais s'intéresser aux pervers autrement que pour les cataloguer et les écarter, car nous découvrons qu'ils ont à nous apprendre, sur l'organisation libidinale, des faits qui nous concernent tout autant qu'eux-mêmes.

Au fil des séances, Christophe se lamente inlassablement de ne pouvoir réussir dans son métier. Il est architecte, mais affirme avoir obtenu son diplôme en trichant... Adolescent il trichait partout, se sentant tout-puissant quand il « truandait » tout le monde et qu'il s'arrangeait pour esquiver les gendarmes dans son sport favori du vol à la tire et dans les grands magasins. Maintenant il se sent incapable de faire accepter ses projets et quand parfois il se montre créatif, il ne peut arriver à se faire payer par ses clients. Il ne sait pas se faire reconnaître comme compétent, d'ailleurs il se sent lui-même faux. Il a toujours besoin d'un résultat immédiat et tout en ayant du mal à se mettre au travail, il va passer des heures

patiente, ont entraîné chez elle une « atomisation de sa vie psychique », véritable « dislocation jusqu'aux atomes » de sa personnalité, écrit Ferenczi, qui voit comme effet de la fragmentation due aux clivages successifs l'organisation d'une « sorte de psyché artificielle pour le corps obligé de vivre ».

De son côté, Freud, dans une de ses toutes dernières publications, montre que, pour le fétichiste, la découverte de la différence des sexes (qui normalement prend les formes du complexe de castration chez le garçon et de l'envie du pénis chez la fille) n'est pas frappée de refoulement (comme chez le névrosé), ni de forclusion (comme chez le psychotique), mais que cette découverte de l'absence de pénis chez la mère, est désavouée par le petit garçon. Cette découverte traumatique constitue aussi l'originalité de la position du fétichiste, amené à se satisfaire de l'érotisation du vêtement (ou sous-vêtement) féminin aperçu en dernier sur la route de la découverte rejetée. Ainsi, le fétichiste garde, en quelque sorte, pour une part, l'ancienne croyance infantile concernant l'existence d'un pénis chez la mère, et en même temps, il se résigne aux conséquences de cette différence des sexes, son moi se trouvant clivé entre les deux croyances contradictoires.

Les successeurs de Freud ont montré que ce processus de clivage n'était pas le fait des seuls fétichistes, ni même des seuls pervers. Il serait trop long de montrer les développements considérables qui ont été faits à partir de ces notions, en particulier pour situer la place du fantasme dans l'organisation psychique et libidinale de l'homme. Mais, en observant l'universalité de ces mécanismes et de ces processus, on peut désormais s'intéresser aux pervers autrement que pour les cataloguer et les écarter, car nous découvrons qu'ils ont à nous apprendre, sur l'organisation libidinale, des faits qui nous concernent tout autant qu'eux-mêmes.

Au fil des séances, Christophe se lamente inlassablement de ne pouvoir réussir dans son métier. Il est architecte, mais affirme avoir obtenu son diplôme en trichant... Adolescent il trichait partout, se sentant tout-puissant quand il « truandait » tout le monde et qu'il s'arrangeait pour esquiver les gendarmes dans son sport favori du vol à la tire et dans les grands magasins. Maintenant il se sent incapable de faire accepter ses projets et quand parfois il se montre créatif, il ne peut arriver à se faire payer par ses clients. Il ne sait pas se faire reconnaître comme compétent, d'ailleurs il se sent lui-même faux. Il a toujours besoin d'un résultat immédiat et tout en ayant du mal à se mettre au travail, il va passer des heures

et des jours à retoucher un dossier qu'il trouve sans cesse imparfait. Au début de l'analyse, Christophe hantait tous les lieux de rencontres, surtout d'homosexuels, dans une sorte de quête désespérée d'un amour véritable. Mais ses liaisons restaient répétitivement décevantes, augmentant son sentiment de « tout rater ». « Toute ma vie a été une énorme tromperie, explique-t-il, car ma mère me disait toujours qu'elle aurait bien "fait la malle" mais qu'elle restait pour moi. Elle se disputait tout le temps avec mon père qui était souvent ivre et violent. Quand il était en voyage, je dormais avec elle, dans son lit, et puis quand il revenait, elle se pomponnait et me chassait pour coucher avec lui... alors je restais derrière la porte à écouter... J'avais 7 ans quand ma sœur est née... j'ai pleuré, j'étais en rage... j'ai décidé qu'on ne m'aurait plus ! » Après une tentative de suicide, au cours d'une période de grandes vacances, il a rencontré, en maison de convalescence, une infirmière plus âgée que lui, avec laquelle il se stabilise quelque peu, celle-ci ne s'offusquant pas de ses « originalités » sexuelles. Il peut alors reprendre son analyse avec un sentiment de plus grande confiance dans le transfert, heureux qu'on lui ait fait part, pendant son hospitalisation, de mes appels téléphoniques, et donc de ma préoccupation... maternelle. C'était comme s'il découvrait, étonné, mon existence !

En effet, le pervers se caractérise moins par ses pratiques sexuelles (qui sont généralement multiples et relativement contingentes) que par une organisation psychique extrêmement solide et fragile en même temps. Ainsi, le rapport du pervers à la loi est particulièrement significatif. Loin de l'ignorer, comme on l'a dit parfois, en alléguant un quelconque défaut du surmoi, il provoque et défie la loi et par là, s'assure de sa présence et de ce que quelqu'un se trouve toujours quelque part pour la lui rappeler (quitte à encourir des sanctions... aussitôt dénoncées comme abusives). C'est par là qu'il se fait soutien de l'existence d'une loi dont il n'a pas réussi à éprouver la solidité, en la rattachant à son origine dans la différence des sexes et à l'interdit de l'inceste. Mais le pervers, s'il provoque (et finalement interroge), renvoie aussi à l'aspect désespéré de ses mises en scène et de ses manipulations car « l'immense angoisse de castration doit être maîtrisée grâce à l'agir sexuel, précise Joyce McDougall ⁴ : « L'équilibre narcissique étant

4. Joyce McDougall, *Plaidoyer pour une certaine anormalité*, Paris, Gallimard, 1978.

et des jours à retoucher un dossier qu'il trouve sans cesse imparfait. Au début de l'analyse, Christophe hantait tous les lieux de rencontres, surtout d'homosexuels, dans une sorte de quête désespérée d'un amour véritable. Mais ses liaisons restaient répétitivement décevantes, augmentant son sentiment de « tout rater ». « Toute ma vie a été une énorme tromperie, explique-t-il, car ma mère me disait toujours qu'elle aurait bien "fait la malle" mais qu'elle restait pour moi. Elle se disputait tout le temps avec mon père qui était souvent ivre et violent. Quand il était en voyage, je dormais avec elle, dans son lit, et puis quand il revenait, elle se pomponnait et me chassait pour coucher avec lui... alors je restais derrière la porte à écouter... J'avais 7 ans quand ma sœur est née... j'ai pleuré, j'étais en rage... j'ai décidé qu'on ne m'aurait plus ! » Après une tentative de suicide, au cours d'une période de grandes vacances, il a rencontré, en maison de convalescence, une infirmière plus âgée que lui, avec laquelle il se stabilise quelque peu, celle-ci ne s'offusquant pas de ses « originalités » sexuelles. Il peut alors reprendre son analyse avec un sentiment de plus grande confiance dans le transfert, heureux qu'on lui ait fait part, pendant son hospitalisation, de mes appels téléphoniques, et donc de ma préoccupation... maternelle. C'était comme s'il découvrait, étonné, mon existence !

En effet, le pervers se caractérise moins par ses pratiques sexuelles (qui sont généralement multiples et relativement contingentes) que par une organisation psychique extrêmement solide et fragile en même temps. Ainsi, le rapport du pervers à la loi est particulièrement significatif. Loin de l'ignorer, comme on l'a dit parfois, en alléguant un quelconque défaut du surmoi, il provoque et défie la loi et par là, s'assure de sa présence et de ce que quelqu'un se trouve toujours quelque part pour la lui rappeler (quitte à encourir des sanctions... aussitôt dénoncées comme abusives). C'est par là qu'il se fait soutien de l'existence d'une loi dont il n'a pas réussi à éprouver la solidité, en la rattachant à son origine dans la différence des sexes et à l'interdit de l'inceste. Mais le pervers, s'il provoque (et finalement interroge), renvoie aussi à l'aspect désespéré de ses mises en scène et de ses manipulations car « l'immense angoisse de castration doit être maîtrisée grâce à l'agir sexuel, précise Joyce McDougall ⁴ : « L'équilibre narcissique étant

4. Joyce McDougall, *Plaidoyer pour une certaine anormalité*, Paris, Gallimard, 1978.

et des jours à retoucher un dossier qu'il trouve sans cesse imparfait. Au début de l'analyse, Christophe hantait tous les lieux de rencontres, surtout d'homosexuels, dans une sorte de quête désespérée d'un amour véritable. Mais ses liaisons restaient répétitivement décevantes, augmentant son sentiment de « tout rater ». « Toute ma vie a été une énorme tromperie, explique-t-il, car ma mère me disait toujours qu'elle aurait bien "fait la malle" mais qu'elle restait pour moi. Elle se disputait tout le temps avec mon père qui était souvent ivre et violent. Quand il était en voyage, je dormais avec elle, dans son lit, et puis quand il revenait, elle se pomponnait et me chassait pour coucher avec lui... alors je restais derrière la porte à écouter... J'avais 7 ans quand ma sœur est née... j'ai pleuré, j'étais en rage... j'ai décidé qu'on ne m'aurait plus ! » Après une tentative de suicide, au cours d'une période de grandes vacances, il a rencontré, en maison de convalescence, une infirmière plus âgée que lui, avec laquelle il se stabilise quelque peu, celle-ci ne s'offusquant pas de ses « originalités » sexuelles. Il peut alors reprendre son analyse avec un sentiment de plus grande confiance dans le transfert, heureux qu'on lui ait fait part, pendant son hospitalisation, de mes appels téléphoniques, et donc de ma préoccupation... maternelle. C'était comme s'il découvrait, étonné, mon existence !

En effet, le pervers se caractérise moins par ses pratiques sexuelles (qui sont généralement multiples et relativement contingentes) que par une organisation psychique extrêmement solide et fragile en même temps. Ainsi, le rapport du pervers à la loi est particulièrement significatif. Loin de l'ignorer, comme on l'a dit parfois, en alléguant un quelconque défaut du surmoi, il provoque et défie la loi et par là, s'assure de sa présence et de ce que quelqu'un se trouve toujours quelque part pour la lui rappeler (quitte à encourir des sanctions... aussitôt dénoncées comme abusives). C'est par là qu'il se fait soutien de l'existence d'une loi dont il n'a pas réussi à éprouver la solidité, en la rattachant à son origine dans la différence des sexes et à l'interdit de l'inceste. Mais le pervers, s'il provoque (et finalement interroge), renvoie aussi à l'aspect désespéré de ses mises en scène et de ses manipulations car « l'immense angoisse de castration doit être maîtrisée grâce à l'agir sexuel, précise Joyce McDougall ⁴ : « L'équilibre narcissique étant

4. Joyce McDougall, *Plaidoyer pour une certaine anormalité*, Paris, Gallimard, 1978.

relativement fragile, toute atteinte, toute contrariété, toute déception apportée par la vie quotidienne risquent de susciter une tension qui réclame à son tour une solution immédiate au moyen de l'acte sexuel magique » et par un « important renversement des rôles, l'enfant, autrefois victime de l'angoisse de castration, devient maintenant son agent, celui qui inflige la castration : il a trouvé un remède à son angoisse comme "l'enfant à la bobine" maîtrisant le drame de la séparation. »

La notion de perversion côtoie donc, en permanence, celle du trauma et Freud, nous rappellent Ilse et Robert Barande⁵, « a cerné l'énigme en débusquant la traumatophilie qui fait l'enchevêtrement des éléments de l'alternative traumatisme-fantasme et ainsi l'ère du soupçon. Entre le souvenir-souhait "mon père bat l'enfant que je déteste" et le scénario anonyme pourvoyeur d'excitation sexuelle "on bat un enfant", il a subtilement discerné le fantasme qui articule la relation génitale désavouée et sa réalisation régressive à expression masochiste. Il a saisi ses attraits, son rôle majeur dans la constitution de la ou des perversions ». C'est ainsi que dans la perversion le trauma-fantasme se fait réel...

Symétriquement, lorsqu'on pose la question du trauma réel, on pose aussi, telle une évidence, qu'il n'y a de pervers que masculin... Qu'en est-il alors de la perversion au féminin ? La découverte de la castration maternelle est un traumatisme insoutenable aussi bien pour le petit garçon que pour la petite fille, et cet affrontement à la réalité va l'obliger, elle aussi, nous dit Piera Aulagnier⁶, à « une remise en question de tout ce qui est du désir par rapport au manque qui en constitue l'objet, car ce point, que Freud nous indique comme celui d'où nous devons partir pour nous interroger sur la féminité, coïncide avec celui où s'origine le fétichisme ».

La perversion, on le voit, déborde largement le cadre étroit que lui assignerait une nosographie descriptive pour désigner un ensemble structuré qui est loin de se traduire uniquement sous des formes négatives et répréhensibles sur le plan médico-légal. On découvre qu'il est intéressant de situer le pervers moins par rapport à une pratique sexuelle que par rapport à d'autres organisations qui sont réparables comme structures névrotiques et psychotiques.

5. Ilse et Robert Barande, *De la perversion*, Lyon, Cesura, 1987.

6. Piera Aulagnier et coll., *Le désir et la perversion*, Points Essais, 1981.

relativement fragile, toute atteinte, toute contrariété, toute déception apportée par la vie quotidienne risquent de susciter une tension qui réclame à son tour une solution immédiate au moyen de l'acte sexuel magique » et par un « important renversement des rôles, l'enfant, autrefois victime de l'angoisse de castration, devient maintenant son agent, celui qui inflige la castration : il a trouvé un remède à son angoisse comme "l'enfant à la bobine" maîtrisant le drame de la séparation. »

La notion de perversion côtoie donc, en permanence, celle du trauma et Freud, nous rappellent Ilse et Robert Barande⁵, « a cerné l'énigme en débusquant la traumatophilie qui fait l'enchevêtrement des éléments de l'alternative traumatisme-fantasme et ainsi l'ère du soupçon. Entre le souvenir-souhait "mon père bat l'enfant que je déteste" et le scénario anonyme pourvoyeur d'excitation sexuelle "on bat un enfant", il a subtilement discerné le fantasme qui articule la relation génitale désavouée et sa réalisation régressive à expression masochiste. Il a saisi ses attraits, son rôle majeur dans la constitution de la ou des perversions ». C'est ainsi que dans la perversion le trauma-fantasme se fait réel...

Symétriquement, lorsqu'on pose la question du trauma réel, on pose aussi, telle une évidence, qu'il n'y a de pervers que masculin... Qu'en est-il alors de la perversion au féminin ? La découverte de la castration maternelle est un traumatisme insoutenable aussi bien pour le petit garçon que pour la petite fille, et cet affrontement à la réalité va l'obliger, elle aussi, nous dit Piera Aulagnier⁶, à « une remise en question de tout ce qui est du désir par rapport au manque qui en constitue l'objet, car ce point, que Freud nous indique comme celui d'où nous devons partir pour nous interroger sur la féminité, coïncide avec celui où s'origine le fétichisme ».

La perversion, on le voit, déborde largement le cadre étroit que lui assignerait une nosographie descriptive pour désigner un ensemble structuré qui est loin de se traduire uniquement sous des formes négatives et répréhensibles sur le plan médico-légal. On découvre qu'il est intéressant de situer le pervers moins par rapport à une pratique sexuelle que par rapport à d'autres organisations qui sont repérables comme structures névrotiques et psychotiques.

5. Ilse et Robert Barande, *De la perversion*, Lyon, Cesura, 1987.

6. Piera Aulagnier et coll., *Le désir et la perversion*, Points Essais, 1981.

relativement fragile, toute atteinte, toute contrariété, toute déception apportée par la vie quotidienne risquent de susciter une tension qui réclame à son tour une solution immédiate au moyen de l'acte sexuel magique » et par un « important renversement des rôles, l'enfant, autrefois victime de l'angoisse de castration, devient maintenant son agent, celui qui inflige la castration : il a trouvé un remède à son angoisse comme "l'enfant à la bobine" maîtrisant le drame de la séparation. »

La notion de perversion côtoie donc, en permanence, celle du trauma et Freud, nous rappellent Ilse et Robert Barande⁵, « a cerné l'énigme en débusquant la traumatophilie qui fait l'enchevêtrement des éléments de l'alternative traumatisme-fantasme et ainsi l'ère du soupçon. Entre le souvenir-souhait "mon père bat l'enfant que je déteste" et le scénario anonyme pourvoyeur d'excitation sexuelle "on bat un enfant", il a subtilement discerné le fantasme qui articule la relation génitale désavouée et sa réalisation régressive à expression masochiste. Il a saisi ses attraits, son rôle majeur dans la constitution de la ou des perversions ». C'est ainsi que dans la perversion le trauma-fantasme se fait réel...

Symétriquement, lorsqu'on pose la question du trauma réel, on pose aussi, telle une évidence, qu'il n'y a de pervers que masculin... Qu'en est-il alors de la perversion au féminin ? La découverte de la castration maternelle est un traumatisme insoutenable aussi bien pour le petit garçon que pour la petite fille, et cet affrontement à la réalité va l'obliger, elle aussi, nous dit Piera Aulagnier⁶, à « une remise en question de tout ce qui est du désir par rapport au manque qui en constitue l'objet, car ce point, que Freud nous indique comme celui d'où nous devons partir pour nous interroger sur la féminité, coïncide avec celui où s'origine le fétichisme ».

La perversion, on le voit, déborde largement le cadre étroit que lui assignerait une nosographie descriptive pour désigner un ensemble structuré qui est loin de se traduire uniquement sous des formes négatives et répréhensibles sur le plan médico-légal. On découvre qu'il est intéressant de situer le pervers moins par rapport à une pratique sexuelle que par rapport à d'autres organisations qui sont réparables comme structures névrotiques et psychotiques.

5. Ilse et Robert Barande, *De la perversion*, Lyon, Cesura, 1987.

6. Piera Aulagnier et coll., *Le désir et la perversion*, Points Essais, 1981.

Peut-on, alors, se demander quels sont les traumatismes vécus par ces enfants qui « inventent une solution perverse pour éviter leur douleur psychique⁷ » ? Et ne peut-on comprendre, comme le suggère encore Joyce McDougall, que « derrière le traumatisme causé par l'absence de pénis de la mère, se profile l'ombre tout entière de la mère manquante⁸ » ?

Voici plusieurs questions auxquelles répondront sans doute les réflexions de ces échanges, mais à cette énigme de la perversion, Edgar Poe proposait déjà dans *Le démon de la perversité*⁹ : « Tout homme faisant appel à son propre cœur trouvera la meilleure réponse. » Et pour reprendre, enfin, les mots de Claude Balier : « Il nous faut plonger aux racines mêmes de ce qui fait l'être humain avec ses pulsions et ses défenses les plus archaïques. »

7. Joyce McDougall, *Plaidoyer pour une certaine anormalité*, *op. cit.*

8. *Ibid.*

9. (Explication : « La perversité n'est pas le penchant à enfreindre une loi morale mais la tentation irrésistible de l'âme à souhaiter son propre malheur. » Le ton est déjà dostoïevskien dans *Le démon de la perversité*, parabole de la conscience coupable, où l'assassin, sûr de son impunité, se sent contraint d'avouer son crime.)

Peut-on, alors, se demander quels sont les traumatismes vécus par ces enfants qui « inventent une solution perverse pour éviter leur douleur psychique⁷ » ? Et ne peut-on comprendre, comme le suggère encore Joyce McDougall, que « derrière le traumatisme causé par l'absence de pénis de la mère, se profile l'ombre tout entière de la mère manquante⁸ » ?

Voici plusieurs questions auxquelles répondront sans doute les réflexions de ces échanges, mais à cette énigme de la perversion, Edgar Poe proposait déjà dans *Le démon de la perversité*⁹ : « Tout homme faisant appel à son propre cœur trouvera la meilleure réponse. » Et pour reprendre, enfin, les mots de Claude Balier : « Il nous faut plonger aux racines mêmes de ce qui fait l'être humain avec ses pulsions et ses défenses les plus archaïques. »

7. Joyce McDougall, *Plaidoyer pour une certaine anormalité*, *op. cit.*

8. *Ibid.*

9. (Explication : « La perversité n'est pas le penchant à enfreindre une loi morale mais la tentation irrésistible de l'âme à souhaiter son propre malheur. » Le ton est déjà dostoïevskien dans *Le démon de la perversité*, parabole de la conscience coupable, où l'assassin, sûr de son impunité, se sent contraint d'avouer son crime.)

Peut-on, alors, se demander quels sont les traumatismes vécus par ces enfants qui « inventent une solution perverse pour éviter leur douleur psychique⁷ » ? Et ne peut-on comprendre, comme le suggère encore Joyce McDougall, que « derrière le traumatisme causé par l'absence de pénis de la mère, se profile l'ombre tout entière de la mère manquante⁸ » ?

Voici plusieurs questions auxquelles répondront sans doute les réflexions de ces échanges, mais à cette énigme de la perversion, Edgar Poe proposait déjà dans *Le démon de la perversité*⁹ : « Tout homme faisant appel à son propre cœur trouvera la meilleure réponse. » Et pour reprendre, enfin, les mots de Claude Balier : « Il nous faut plonger aux racines mêmes de ce qui fait l'être humain avec ses pulsions et ses défenses les plus archaïques. »

7. Joyce McDougall, *Plaidoyer pour une certaine anormalité*, *op. cit.*

8. *Ibid.*

9. (Explication : « La perversité n'est pas le penchant à enfreindre une loi morale mais la tentation irrésistible de l'âme à souhaiter son propre malheur. » Le ton est déjà dostoïevskien dans *Le démon de la perversité*, parabole de la conscience coupable, où l'assassin, sûr de son impunité, se sent contraint d'avouer son crime.)

